

SAINTE-TRINITÉ

SAINTE-CATHERINE

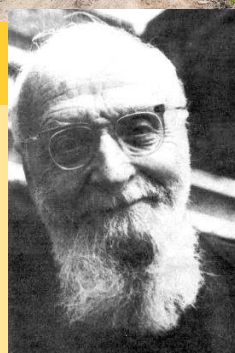
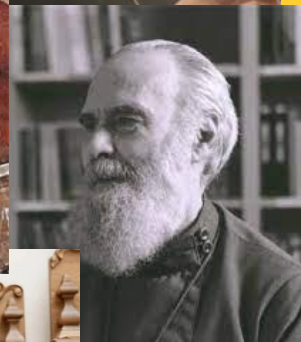
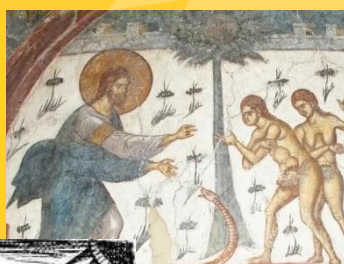
PAROISSE ORTHODOXE FRANCOPHONE DE GENÈVE

BULLETIN NO 54 JANVIER-MARS 2024

ORTHODOXE, POURQUOI ?

PÈRE LEV GILLET

PÈLERINAGE



Paroisse Sainte-Trinité – Sainte-Catherine

<http://www.saintecatherine.ch>

12, chemin des Cornillons, CH – 1292 Chambésy (Genève), tél. 076 223 57 01

SOMMAIRE

p.3 Editorial	p.15..Père Lev Gillet
p.4 Message de Père Alexandre	p.16 Témoignages
p.5 Orthodoxe, pourquoi ?	p. 18 Sur les chemins de Damas
p.5 Kallistos Ware	p.22 Pèlerinage
p.7 Mgr Antoine de Souroge.	p. 23 Pèlerinage en Grèce
p.9 Père Placide	p.25 Monastère de la Kathariotissa
p.11 Elisabeth Behr-Sigel	p.26 Page des enfants
p.12 Témoignages de fidèles	p.28 Atelier d'Iconographie

L'auteur de l'article sur l'Avent, André Lossky, dans le numéro précédent de notre Bulletin, nous prie d'insérer ce complément :

Le lien étroit entre les fêtes de Noël et Pâques est fort bien présenté, exemples liturgiques à l'appui, dans une étude qui aurait dû être au moins mentionnée, dont voici, à toutes fins utiles, la référence : Elie KOROTKOFF, « Nativité, la Pâque d'hiver » dans *Contact : Revue française de l'Orthodoxie*, No 266, 2^{ème} trimestre 2019, p. 215-236.

N'OUBLIEZ PAS QUE LA RÉDACTION EST TOUJOURS PRÊTE À ACCUEILLIR VOS IDÉES ET COMMENTAIRES !

ADRESSE DE LA RÉDACTION : michele.panchaud@gmail.com



Directeur de la publication : Père Alexandre Sadkowski.

Rédaction et réalisation : Lydie et Patrice Federgrün, Hélène Koukoutsas, Pierre Mirimanoff, Michèle Panchaud, Aurélie et Penka Ronget.

Nous remercions tous ceux qui ont apporté leur aide à l'équipe de rédaction.

Si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : " Ah ! Ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? "

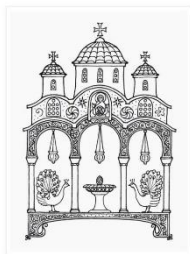
Montesquieu. Les Lettres persanes. Lettre 30 (1721)

Nous sommes orthodoxes. Nous sommes des chrétiens orthodoxes. C'est bien. Nous appartenons donc à cette Eglise orthodoxe qui donne parfois d'elle-même une image un peu exotique, étrange, orientale. Étrangère même. Nous lui appartenons parfois par amour et respect pour nos traditions familiales, parce que nos aïeux étaient bulgares, roumains, grecs, russes. Ou parce que nous avons choisi nous-mêmes de devenir des membres de l'Eglise. Au-delà de ses ethnies, de ses juridictions, nous avons conscience d'appartenir à l'Eglise qui se trouve dans sa plénitude dans chaque paroisse, dans chaque calice.

Les rédactrices et les rédacteurs de votre bulletin ont désiré se pencher sur cette question qui peut paraître simpliste mais semble pourtant essentielle : « Je suis orthodoxe, et alors ? ». Afin de guider notre recherche et de lui donner une assise solide, nous sommes allés interroger quelques personnes dont les avis nous importent hautement : le métropolite Kallistos, le père Lev Gilet, le métropolite Antoine, le père Placide. Et quelques autres encore, qui ont laissé dans leurs ouvrages le récit de leur entrée dans l'Eglise, de leur attachement, de leur conversion quotidienne. Nos lecteurs trouveront également les réflexions de quelques paroissiens et d'amis prises sur le vif, auxquels nous avons posé la question de savoir ce que représente et signifie pour eux le christianisme orthodoxe.

Sur les lieux que l'histoire a sanctifiés, sur les pas du Christ lui-même, des apôtres, des martyrs, des témoins de la foi, auprès de leurs reliques et dans les monastères, les pèlerinages nourrissent et fortifient la vie et la foi des Chrétiens orthodoxes. Les récits que des pèlerins ont bien voulu nous confier en rendent témoignage.

Nous ne le répéterons jamais assez, quitte à insister lourdement : les avis et les réactions de nos lecteurs sont pour nous de la plus grande importance. Les réflexions dont vous nous ferez part, nous aideront à gravir la pente de notre recherche, puisque notre bulletin est d'abord le vôtre. Avec vous, nous tenterons de répondre à la question qui nous préoccupe : « Nous sommes orthodoxes, et alors ? »



MESSAGE DE PÈRE ALEXANDRE

Chers frères et sœurs,

Au moment où j'écris mon petit mot pour le feuillet de la paroisse, nous sommes à la veille du pré-carême avec la célébration du Publicain et du Pharisien (Luc 18, 10-14). A travers les Paraboles, Notre Seigneur Jésus Christ nous enseigne comment progresser dans notre vie spirituelle pour acquérir le Royaume céleste, le Royaume de Dieu. Jésus commence par ces mots : « Deux hommes *montèrent* au Temple pour prier ». Avant toute chose, nous sommes appelés à nous élever, car la prière va de pair avec une mise à l'écart des affaires du monde et de nos préoccupations quotidiennes. Nous sommes invités par Dieu à chercher le vrai Bonheur, la vraie Joie, la vraie réjouissance en Lui. Mais souvent nous sommes aveuglés par nos désirs terrestres. Même si l'on possède des voitures, des maisons, un bon travail, un bon salaire, on peut rester triste, sans rien qui nous plaise, sans savoir quoi faire. Pourquoi ? Parce que d'autres désirs apparaissent, encore et toujours, car notre bonheur est comme une chimère. On le cherche toujours ailleurs, sans savoir comment le trouver. Souvent, nous ressentons une certaine tristesse qui nous hante. Nous sommes tristes lorsque nos désirs sont mal orientés, lorsque notre esprit est obscurci et capturé par un faux bien. Au moment où nous nous sentons tristes, il nous faut ressentir ce besoin de se tourner vers Dieu, de crier vers Lui en disant : « Seigneur aide-moi ! » Si nous tombons dans un petit trou, nous n'allons pas appeler au secours pour demander un gâteau ou une cigarette. Non ! Nous allons demander de l'aide pour sortir de ce trou. Or souvent c'est ce qui se passe. On tombe dans un trou, on s'assoit et on écoute les conseils très terrestres : « que ce n'est pas si mal, qu'il y fait chaud, que je peux te donner un peu de déodorant en attendant... » Et alors commence à s'insinuer cette tentation, cette mauvaise pensée : « c'est la faute à Dieu tout cela » et l'on commence à se rebeller contre Dieu. Mais Dieu peut-il être rendu coupable de ce trou dans lequel nous sommes tombés ? La vraie attitude que nous devrions adopter dans de telles situations, c'est de nous tourner vers Dieu avec foi et amour, de nous adresser sincèrement à Lui et de Lui dire : « Je ne veux pas rester ici, Seigneur, sauve-moi ! Seigneur aie pitié de moi ! » Et notre Sauveur nous dit : « D'ici peu, vous ne me verrez plus ; et, encore un peu après, vous me reverrez. » (Jean 16,16-20)

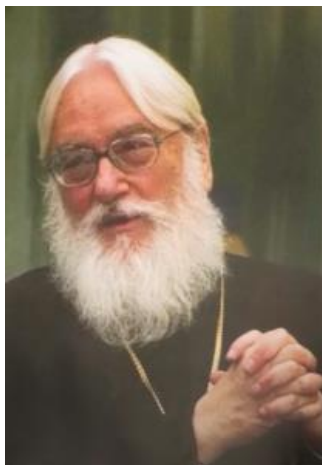
A travers cette parole de Notre Seigneur, nous voyons que nous devons passer par ce moment où nous ressentons l'absence de Dieu, ou plutôt par ce moment où nous ne ressentons pas Sa présence. Si nous ne passons pas par cela, si nous négligeons de continuer ce cheminement spirituel, si nous abandonnons, alors nous ne ferons jamais l'expérience et nous ne saurons pas ce qu'est la vraie joie. Comme quand Pierre veut rejoindre le Christ qui marchait sur les eaux, qu'il a ce moment de doute et qu'il tombe dans l'eau. Il a fallu ce moment avant que le Christ saisisse sa main et le sauve.

Dieu est là, Il agit au plus profond de nous, mais nous n'avons pas conscience de Lui, de Sa Présence parmi nous et en nous. C'est pour cela que Dieu nous invite à travers l'Église, à travers ses sacrements, à travers ses offices, à travers ses prières, à travers sa Tradition, à déposer tous nos soucis, à aller avec un cœur contrit et humilié vers Notre Seigneur et Notre Dieu pour Lui dire ce cri d'amour : « Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur ! »

Père Alexandre

ORTHODOXE, POURQUOI ?

Il nous a semblé intéressant de nous pencher sur quelques textes - témoignages de théologiens et d'auteurs qui nous sont chers - de nous poser cette question à nous-mêmes, et de la poser aussi autour de nous.



KALLISTOS WARE

APPROCHES DE DIEU DANS LA VOIE ORTHODOXE

Je me rappelle avec précision le jour où commença mon cheminement vers l'orthodoxie. C'est arrivé de manière impromptue, un samedi après-midi de l'été 1952. J'avais alors dix-sept ans. Je marchais dans Buckingham Palace Road, près de la gare de Victoria, au centre de Londres, lorsque je passai devant une église néogothique du XIX^e siècle, vaste et quelque peu délabrée, que je n'avais encore jamais remarquée. Il n'y avait aucun tableau d'affichage à l'extérieur – les relations publiques n'ont jamais été le point fort de l'orthodoxie dans le monde occidental –, mais je me rappelle une plaque de cuivre avec ces simples mots : « Église russe ».

En entrant dans l'église Saint-Philippe – c'est ainsi qu'elle s'appelait – je la crus d'abord entièrement vide. À l'extérieur, dans la rue, le soleil brillait généreusement, mais à l'intérieur, il faisait froid et sombre comme dans une cave. Mes yeux s'accoutumant à la pénombre, la première chose qui retint mon attention fut une absence : ni bancs ni chaises bien alignées ; devant moi s'étendait un vaste espace vide de plancher ciré.

Puis je compris que l'église n'était pas entièrement vide, qu'il y avait, dispersés dans la nef et les bas-côtés, quelques fidèles, âgés pour la plupart. Des icônes étaient suspendues aux murs, éclairées par des veilleuses ; du côté est, des cierges brûlaient devant l'iconostase. Quelque part, un chœur chantait, mais on ne pouvait pas le voir. Après un moment, un diacre sortit du sanctuaire et fit le tour de l'église pour encenser les icônes et les fidèles. Je remarquai que son vêtement de brocart était vieux et un peu troué.

Ma première impression d'une absence avait fait place soudainement à un sentiment de présence qui m'envahissait. Je sentais que l'église, apparemment vide, était pleine – pleine d'innombrables fidèles invisibles, qui m'entouraient de toutes parts. Intuitivement, je compris que nous, le peuple visible des fidèles, étions part d'un tout bien plus vaste ; lorsque nous prions, nous sommes pris dans une action bien plus grande que nous-mêmes, dans une célébration indivise qui englobe tout, qui unit le temps et l'éternité, les réalités d'ici-bas et les réalités d'en haut.



Bien des années plus tard, j'éprouvai le choc étrange de la reconnaissance de choses devenues depuis longtemps familières en lisant, dans la *Première chronique russe*, l'histoire de la conversion de saint Vladimir. Rentrés à Kiev, les ambassadeurs russes relatent au prince qu'ils ont assisté à la Divine Liturgie à Constantinople : « Nous ne savions plus si nous étions au ciel ou sur la terre. Car il n'y a pas sur terre de pareille splendeur ou de pareille beauté, et nous ne savons pas comment la décrire. Nous savons seulement que Dieu demeure là parmi les hommes [...] Nous ne pouvons pas oublier cette beauté ». Je restai abasourdi en lisant ces mots, qui rejoignaient exactement ma propre expérience aux vigiles russes à Saint-Philippe, dans Buckingham Palace Road. Le décor manquait alors de la splendeur de Byzance au X^e siècle, mais, comme les émissaires de saint Vladimir, j'avais

moi aussi rencontré « le ciel sur la terre ».

Moi aussi, j'avais senti l'immédiateté de la liturgie céleste, la proximité des anges et des saints, la beauté incréée du royaume de Dieu. « Maintenant, les puissances célestes célèbrent invisiblement avec nous » (Liturgie des dons présanctifiés).

Je quittai l'église avant la fin de l'office. En ré-émergeant au-dehors, je fus frappé par deux choses. D'abord, j'ignorais totalement combien de temps j'avais passé à l'intérieur : peut-être seulement vingt minutes, peut-être aussi deux heures, j'étais incapable de le dire. J'avais existé sur un plan où l'heure de la montre n'a plus aucune importance. Ensuite, quand je repris pied sur le trottoir, le vacarme de la circulation londonienne m'engloutit comme une grande vague, immédiatement. Le bruit avait dû être audible à l'intérieur de l'église, mais je ne l'avais pas remarqué. J'avais été dans un autre monde, où le temps et le trafic n'avaient aucun sens, un monde qui était plus réel – je dirais même plus solide – que celui de Londres au XX^e siècle auquel j'étais retourné sans transition.

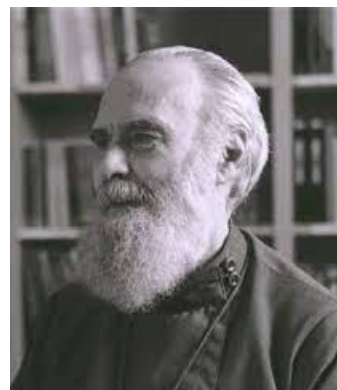
L'office des vigiles était célébré entièrement en slavon d'Église ; avec mon cerveau conscient, je n'en comprenais donc pas un traître mot. Pourtant, en quittant l'église, je me dis avec une conviction manifeste : C'est ici chez moi, je suis arrivé à la maison. Il arrive parfois – étrange, n'est-ce pas ? – qu'avant d'avoir appris quelque chose de précis sur une personne, un lieu ou un sujet, nous sachions avec certitude : voici la personne que je vais aimer, voici l'endroit où je dois aller, voici le thème que je dois explorer, ma vie durant, en priorité. Dès le moment où j'eus assisté à cet office à Saint-Philippe, dans Buckingham Palace Road, je ressentis profondément dans mon cœur que j'étais appelé par l'Église orthodoxe.

Je rends grâce que mon premier contact avec l'orthodoxie ne fut pas la lecture de livres, ni la rencontre avec des orthodoxes dans un contexte social, mais la participation à un office. L'Église, telle que la comprennent les orthodoxes, est d'abord une communauté liturgique qui exprime sa véritable identité par l'invocation et la louange. Le culte vient en premier, la doctrine et la discipline en second. J'ai donc eu la chance de découvrir l'orthodoxie d'abord en participant à un acte de prière communautaire. J'ai rencontré l'Église orthodoxe non pas comme une théorie ou une idéologie, mais comme un fait concret et spécifique, une présence célébrante.



Extrait de : Kallistos Ware, *Approches de Dieu*
dans la voie orthodoxe, Cerf/Le sel de la terre, 2004.

MONSIEUR ANTOINE DE SOUROGE



...Un jour, pendant le grand carême, en 1930 je crois, on a commencé à nous emmener avec nos responsables, jouer au volley-ball. Un jour que nous étions réunis, il s'est trouvé qu'ils avaient invité un prêtre pour parler des choses de Dieu aux sauvageons que nous étions. Bien sûr, tout le monde a essayé de se défilier, certains ont eu le temps de s'enfuir, ceux qui avaient le courage de se rebeller l'ont fait, mais le responsable a vaincu ma résistance. Il n'a pas essayé de me faire valoir que cela serait utile pour mon âme, ou quelque chose de ce genre, parce que s'il avait parlé de mon âme ou de Dieu, je ne l'aurais pas cru. Mais il m'a dit : " Écoute, nous avons invité le père Serge Boulgakov, tu te rends compte ce qu'il va raconter sur nous dans tout Paris si personne ne vient à la causerie ? " Et j'ai pensé que oui, effectivement, la loyauté au groupe valait bien cela. Il a encore ajouté cette phrase remarquable : " Je ne te demande pas d'écouter ! Simplement reste-là et pense ce que tu veux. "

J'ai pensé que cela aussi était possible et j'y suis allé. Et tout alla effectivement bien ; simplement, le père Serge Boulgakov parlait trop fort pour me permettre de penser à mes affaires, j'ai commencé à écouter ce qu'il disait, et cela m'a rendu tellement furieux que je ne pouvais déjà plus m'arracher à ses paroles ; je me souviens qu'il parlait du Christ, de l'Évangile, du christianisme. C'était un théologien remarquable et un homme remarquable pour les adultes, mais il n'avait pas la moindre expérience de parler à des enfants, et il parlait comme on parle à de petits animaux, pour faire passer jusqu'à leur conscience tout l'aspect doucereux qu'on peut trouver dans les Évangiles, et c'est justement cela qui nous servait de repoussoir, à moi aussi. L'humilité, la douceur paisible – toutes ces qualités d'esclaves que l'on nous reproche depuis Nietzsche. Il me mit dans un tel état que je décidai de ne pas aller au volley – c'était pourtant la passion de ma vie – mais de rentrer à la maison, de voir si nous n'aurions pas quelque part un Évangile, de vérifier et d'en finir avec cela, je n'ai même pas pensé qu'il puisse en être autrement, parce qu'il me paraissait tout à fait évident qu'il connaissait son affaire et que donc c'était bien ainsi.

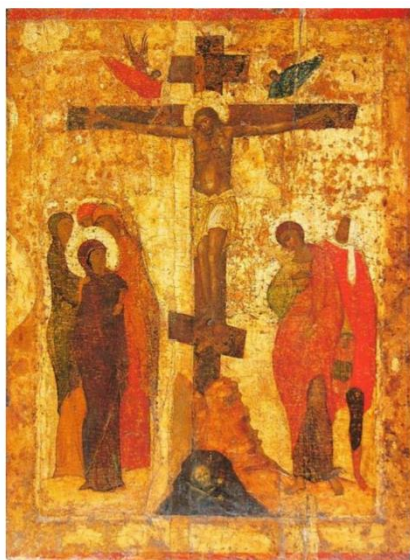
Je demandai un Évangile à maman, elle en avait justement un, je me retirai dans mon coin. En ouvrant le livre, je constatai que sur les quatre Évangiles, il devait bien y en avoir un plus court. Comme je n'attendais rien de bon d'aucun des quatre, je décidai de lire le plus court. Et je fus captivé. J'ai trouvé, encore bien souvent depuis lors, que Dieu est terriblement rusé quand il dispose ses filets pour pêcher le poisson, parce qu'en lisant un autre Évangile, je me serais heurté au substrat de culture de base ; or Marc écrivait justement pour des jeunes sauvageons de mon espèce, pour les jeunes Romains. Cela, je ne le savais pas, mais Dieu le savait. Et Marc savait peut-être, lorsqu'il avait écrit un texte plus court que les autres.

Je me mis donc à lire, et ici, vous me croirez peut-être sur parole, parce que cela ne se démontre pas. Il m'est arrivé ce qui arrive parfois dans la rue : vous savez, on marche, puis on se retourne parce qu'on sent quelqu'un derrière soi. J'étais assis à lire et entre le début du premier et le début du troisième chapitre de l'Évangile de Marc, que je lisais lentement, à cause de la langue insolite, j'ai senti tout d'un coup que de l'autre côté de la table, le Christ se tenait debout... J'en fus tellement saisi que j'ai dû m'arrêter de lire et regarder. J'ai regardé longtemps, sans rien voir, sans rien entendre, sans rien percevoir par les sens. Mais même quand je regardais juste devant moi à cet endroit où il n'y avait personne, la conscience claire que le Christ était là, indubitablement présent, ne me quittait pas. Je me rappelle que j'ai pensé alors, dans un sursaut : " Si le Christ vivant est ici,

alors c'est le Christ ressuscité. " Donc je sais, de manière entièrement fiable et personnelle, grâce à ma propre expérience personnelle, que le Christ est ressuscité, et que donc tout ce qu'on dit de lui dans les Évangiles est vrai. [...]si cela est la vérité, cela veut dire que tout l'Évangile est vrai, cela veut dire que la vie a un sens, donc on peut vivre uniquement pour faire partager aux autres ce miracle que j'avais découvert ; il y a certainement des milliers de gens qui n'en savent rien et il faut le leur dire au plus vite.

Deuxièmement, si cela est la vérité, tout ce que je pensais sur les gens était faux. Dieu les a tous créés, Dieu les a tous aimés jusqu'à mourir pour eux, et donc, même s'ils pensent qu'ils sont mes ennemis, je sais qu'ils ne le sont pas. Je me souviens que, le matin suivant, je suis sorti et j'ai marché comme dans un monde transfiguré : je regardais chacun de ceux que je croisais, et je pensais : " Dieu t'a créé par amour ! Il t'aime ! Tu es pour moi un frère ou une sœur, tu peux m'anéantir, parce que tu ne comprends pas cela, mais moi je le sais, et cela suffit. " C'était la découverte la plus frappante.

En continuant la lecture, j'ai été frappé par le respect et la prévenance de Dieu envers l'homme. Si les hommes sont prêts à se piétiner dans la boue, Dieu, lui, ne fait jamais cela. [...]C'est la troisième chose.



Et la dernière chose qui me frappa alors et que j'aurais alors exprimé tout différemment, c'est probablement que Dieu – et telle est la nature de l'amour – a pour nous une telle capacité d'amour qu'il est prêt à partager tout, résolument tout avec nous : non seulement la condition créée, par l'Incarnation, non seulement la limitation de toute la vie à cause des conséquences du péché, non seulement les souffrances et la mort physiques, mais aussi – et c'est là le plus effrayant – la condition de mort, la condition de l'enfer, le fait d'être privé de Dieu, la perte de Dieu, qui pour l'homme est mortelle ; c'est le cri du Christ en croix : Mon Dieu, Mon Dieu ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? Cette participation non seulement au fait d'être abandonné par Dieu, mais d'être privé de Dieu, ce qui tue l'homme, cette attitude de Dieu, prêt à partager toute notre absence de Dieu, à aller en enfer avec nous, parce que la

descente du Christ aux enfers, c'est précisément la descente au Shéol (de l'Ancien Testament), c'est-à-dire au lieu de l'absence de Dieu... Cela m'a tellement frappé, que Dieu est donc prêt, sans limite, à partager le sort de l'homme, pour racheter l'homme. Et cela a coïncidé – lorsque, très vite après, je suis entré dans l'Église – avec l'expérience de toute une génération de gens qui, avant la Révolution, connaissaient le Dieu des cathédrales et des offices solennels ; qui avaient tout perdu : leur patrie, leurs proches, et souvent le sentiment de respect d'eux-mêmes, une position sociale qui leur donnait le droit d'exister ; qui avaient été très profondément blessés et qui en étaient restés si vulnérables. Ils ont découvert tout d'un coup que, par amour pour l'homme, Dieu avait voulu être précisément ainsi : sans défense, vulnérable, sans force, sans pouvoir, méprisé pour ces gens qui ne croient qu'en la victoire de la force. Et alors s'est entrouvert pour moi ce côté de la vie auquel j'attache une énorme importance. C'est que notre Dieu, le Dieu des chrétiens, on peut non seulement l'aimer mais le respecter, non seulement se prosterner devant lui parce qu'il est Dieu, mais se prosterner devant lui en un sentiment de profond respect, je n'arrive pas à trouver un autre mot.

Extraits de : Antoine Bloom : *La vie, la maladie, la mort*, précédé de " *Récit autobiographique* ".

LA RECEPTION DANS L'ORTHODOXIE DU PERE PLACIDE



L'Archimandrite Placide (1926 – 2018), fondateur des monastères athonites implantés en France, a conté les péripéties qui ont accompagné son approche de l'Église orthodoxe et sa réception dans celle-ci, au monastère athonite de Simonos Petra. Votre bulletin en propose ici quelques extraits, révélateurs de la pensée et du cheminement du Père Placide.

Ce n'est que très progressivement que je parvins à la conviction que l'Église orthodoxe est l'Église du Christ en sa plénitude, et que l'Église catholique romaine en est un membre séparé. Un tel cheminement était sans doute plus facile pour des hommes plus jeunes, ou moins insérés que je l'étais dans l'Église romaine. (...) D'autre part, à la Trappe, j'avais encore connu la tradition latine dans une de ses expressions les plus pures, bien sauvegardée jusqu'à une date très récente. J'avais aussi connu des moines, des religieuses, des chrétiens fervents qui rayonnaient d'une vie spirituelle profonde. La vie de beaucoup de saints catholiques m'était familière ; leur sainteté me paraissait indubitable, et proche de celle des saints orthodoxes. Je percevais, et j'aimais, tout ce qu'il y avait de christianisme authentique, - je serais tenté de dire maintenant : de réels éléments d'orthodoxie - chez les catholiques romains.

Pourtant, vers la fin de l'année 1976, la certitude s'était imposée à mes frères d'Aubazine et à moi-même que nous ne pouvions plus hésiter. Nous devions envisager notre entrée dans l'Église orthodoxe. Fallait-il le faire rapidement, ou attendre des circonstances favorables ? (...)

Comment rester à l'extérieur de l'Église orthodoxe, hors de laquelle il ne pourrait assurément pas y avoir de salut et de vie dans l'Esprit pour ceux qui, l'ayant reconnue comme l'Église du Christ, se refuseraient à y entrer pour des motifs humains ? (...)

Où convenait-il que nous fussions reçus dans l'Église ? Nous savions que la situation de l'Église orthodoxe en France est délicate. (...) Nous redoutions que notre entrée dans l'orthodoxie ne suscite une forte opposition dans certains milieux catholiques, et que cela ne porte préjudice à l'Église orthodoxe en France. La suite des événements nous a d'ailleurs donné raison sur ce point, au-delà de nos prévisions. Plusieurs personnalités orthodoxes consultées alors ne nous ont pas caché qu'il serait en effet opportun que notre réception ait lieu hors de France.

Au cours des années précédentes, nous avons fait divers voyages dans des pays orthodoxes : Roumanie, Serbie, Grèce, Mont Athos. Nous ne songions pas alors à entrer dans l'Église orthodoxe, mais nous voulions acquérir une connaissance directe de l'orthodoxie et nous initier à sa vie liturgique et monastique. La Roumanie nous avait particulièrement attirés, par l'alliance et la compénétration que nous y avons constatées entre un monachisme très vivant, qui comptait des personnalités spirituelles remarquables, et un peuple animé d'une foi et d'une piété profondes. Mais la situation intérieure du pays ne nous semblait pas permettre, maintenant que se posait le problème de notre réception dans l'Église orthodoxe, l'établissement d'un lien canonique entre nous et cette Église qui nous est toujours restée très chère. Un ensemble de circonstances, où il nous eût été difficile de ne pas voir la main de Dieu, nous ouvrit les portes du monastère de Simonos Petra, au Mont Athos.

Notre décision prise, j'étais allé voir, le 2 avril 1977, l'évêque catholique de Tulle, Mgr Brunon, de qui nous dépendions. Un autre membre de notre communauté m'accompagna. L'évêque nous

écouta longuement, avec une réelle bienveillance. Il reconnaissait que notre décision n'avait pas été prise à la légère, mais était intervenue au terme de longues années de prière et de réflexion. Il ajoutait qu'à son point de vue, nous ne méritions ni blâme ni reproches (...) Il pensait lui aussi qu'il était préférable que nous soyons reçus dans l'Église orthodoxe en Grèce ou à la Sainte Montagne.



À sa demande, nous nous rendîmes peu après à Rome, pour nous entretenir avec le cardinal Paul Philippe, alors Préfet de la Congrégation pour les Églises orientales unies à Rome. (...) Il était très bien disposé notre égard. Mais nous vîmes tout de suite que le problème de fond ne pourrait être

abordé. Il nous dit : « Pour ma part je crois qu'il n'y a aucune divergence réelle de foi entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe. Vous pouvez adopter toute la doctrine orthodoxe, tout le rite orthodoxe, toute la spiritualité et la vie monastique orthodoxe, tout en restant unis à Rome. Et il nous assura qu'il était disposé à nous octroyer les plus grandes facilités pour que nous puissions poursuivre notre expérience à Aubazine, dans le cadre de l'Église catholique. Mais la question n'était plus là, et nous ne pouvions nous engager dans cette voie. (...)

À la même époque, nous avons rendu visite au Père Abbé de Bellefontaine, Dom Emmanuel Coûtant, qui demeurait mon supérieur canonique, pour lui expliquer notre décision. Il en fut surpris, et nous dit nettement et franchement qu'il ne pouvait que la désapprouver. Mais il ajouta qu'il respectait notre conscience, se refusait à nous condamner et tenait à garder avec nous les relations les plus confiantes et les plus fraternelles. Dans la suite, il ne se départit jamais de cette attitude pleine de franchise et de charité évangélique.

Nous partîmes peu après pour la Sainte Montagne. Notre connaissance de l'Église orthodoxe et de son monachisme était encore extérieure et insuffisante. La possibilité de recevoir dans un monastère une sérieuse initiation à ce genre de vie était une grâce inappréciable. Simonos Petra était remarquable tant par la personnalité spirituelle de son higoumène que par la jeunesse et l'élan spirituel de sa communauté. Celle-ci s'était réunie autour de l'archimandrite Aimilianos, au monastère de la Transfiguration aux Météores, en Thessalie, où nous avons pris un premier contact avec elle. Un peu plus tard, elle avait dû émigrer au Mont Athos, à Simonos Petra. Plusieurs fois, des moines catholiques y avaient été reçus très fraternellement, et les problèmes et les réalités de l'Occident y étaient particulièrement bien connus et compris. (...)

Je puis affirmer que jamais on ne nous demanda de nous engager à combattre l'Église catholique ! Jamais on ne nous demanda de renier tout notre passé. Au contraire, notre higoumène insista fortement sur le fait que notre entrée dans l'Église orthodoxe signifiait un achèvement, l'entrée dans une plénitude

Père Placide Deseille De l'Orient à l'Occident Ed. des Syrtes, 2017 Extraits, p.40-47



ELISABETH BEHR-SIGEL

Élisabeth Behr-Sigel (1907- 2005) : une vie et une pensée engagées au service de la foi chrétienne. Après des études de théologie à la faculté de Strasbourg, elle a exercé un ministère pastoral.

Elle rencontre la tradition de l'Église d'Orient, et fait le pas de s'unir à l'Église orthodoxe : elle apparaît comme un trait d'union entre les différentes traditions chrétiennes. Son engagement pour construire une Église orthodoxe locale en France, sa voix de théologienne, audacieuse et libre, sont une invitation permanente au dialogue d'une foi solidement ancrée avec un monde séparé de Dieu. Élisabeth Behr-Sigel, nous donne le témoignage d'une espérance lumineuse : celle de la présence du Christ ressuscité dans nos vies.



Jeune femme pasteur, Elisabeth Sigel progresse dans sa réflexion sur les causes de son cheminement vers l'Église d'Orient, à partir des richesses que lui avait apportées l'Église protestante. Dans une lettre à son fiancé, André Behr, elle donne une définition exigeante de l'Orthodoxie à laquelle elle désire conformer sa vie :

« Pour moi, l'Église orthodoxe n'est pas une division administrative de la chrétienté. Elle est plénitude de la vie en Christ à laquelle doivent participer un jour tous les chrétiens. C'est pourquoi je suis prête, si Dieu le veut, à lui sacrifier mon intérêt matériel, mais c'est pourquoi aussi je m'oppose à la conception de ces orthodoxes, qui ne voient en elle qu'une institution, une société aux règles de laquelle il faut se plier comme on se plie extérieurement aux coutumes des contrées qu'on habite ».

« Je ne peux m'empêcher de ressentir comme une souffrance personnelle la désunion des Eglises chrétiennes et la nécessité de se séparer de l'une pour être de l'autre. Cela me cause la même peine que s'il y a une querelle dans une famille. Car nous sommes tous de la famille du Christ, nous tous qui « ayant été baptisés en Christ avons revêtu le Christ ».

« Demain je vais parler dans mon sermon de l'Église, sur le mystère perdu par le Protestantisme de l'Église, Corps du Christ, une et sainte. Maintenant que mes dimanches sont peut-être comptés, je les utilise non pour faire du prosélytisme mais pour réveiller parmi les paroissiens le sens de l'Église. Le reste, Dieu seul et le Saint-Esprit peuvent le faire en eux. »



Olga Lossky, théologienne et romancière née en 1980, a publié ses entretiens avec E.Behr-Sigel dans un ouvrage intitulé **VERS LE JOUR SANS DECLIN, Une Vie d'Élisabeth Behr-Sigel** (Ed. du Cerf, 2007)

Illustration : Evangile de Rabula (586)

TÉMOIGNAGES DE FIDÈLES

ET MICROS-TROTTOIRS

« C'est en lisant « l'amour fou de Dieu » de Paul Evdokimov que j'ai découvert toute la beauté de l'orthodoxie.

J'avais alors de grandes angoisses au sujet de l'enfer et la crainte que le salut ne soit pas pour tous. J'avais grandi dans un catholicisme étriqué, puis fréquenté les milieux évangéliques, puis le protestantisme de Calvin et de Théodore de Bèze et la doctrine de la prédestination s'ajouta à mon angoisse. Je ne pouvais pas imaginer que des personnes puissent ne pas être sauvées.

Après « l'amour fou de Dieu » j'ai découvert les Pères de l'Eglise, (Origène, Saint Isaac le Syrien...), puis saint Sophrony, et par lui saint Silouane.

La foi en la rédemption et la prière pour le salut de tous m'ont délivrée de l'angoisse.

Au sommet de mon cheminement, l'orthodoxie a été la lumineuse sortie du tunnel. Dans l'orthodoxie le péché n'est pas une faute juridique, Jésus n'est pas un juge mais un médecin qui nous délivre du fardeau de nos péchés.

J'ai trouvé la colonne de la vérité, j'ai trouvé la sécurité car l'Eglise est un havre qui nous protège. Nous sommes entourés d'une nuée de saints, nous baignons dans leur foi, nous sommes reliés aux Pères par la Tradition vivante, nous avons l'espérance que tous sont sauvés. »

Fabienne Martin

"Je suis devenu orthodoxe pour suivre le Christ. Pour être au plus proche de lui.

Cela est une magnifique chance, une opportunité, une main tendue.

Une main tendue qui te dirige vers un chemin nouveau, vers un voyage dans une contrée encore inconnue.

Où sur ton voyage, tu découvres différents fruits, d'autres voyageurs, d'autres paysages.

Un autre monde qui transporte vers un arbre revigorant, qui transporte en lui la vie.

Une source de tranquillité qui est bien plus digne que tous les plus beaux bijoux de la Terre.

Une lumière éternelle dans les ténèbres. Un refuge, avec une source inépuisable."

Valentin Drombry

J'ai été baptisée dans l'Église orthodoxe à l'âge de deux mois, mais j'étais issue d'un foyer mixte. Mon père était protestant et ma mère orthodoxe. Ma mère, d'origine juive, était devenue orthodoxe après une longue recherche spirituelle, ce qui explique son engagement dans l'Église. Aussi ai-je été dès l'enfance en contact avec des personnalités orthodoxes remarquable qui ont construit ma foi ; leur rayonnement m'a guidée et accompagnée des années durant.

Ayant fait l'expérience de la Grâce et de la Bonté de Dieu au travers de prêtres orthodoxes, je n'ai jamais eu envie de quitter cette Église, "malgré son âge et ses faux-pas" comme disait le Père Lev. Mais une tristesse m'envahit quand je pense aux disputes juridictionnelles actuelles et au manque de charité et d'humilité de bien des évêques.

Irène

Après avoir lu les « Quatre Fléaux » de Lanza del Vasto, je me réveillais avec l'évidence de Dieu. Il y avait « Dieu » et ma vision du monde avait changé. C'était comme une brûlure qui rendait toute frivolité insupportable, mais c'était en dehors de toute croyance religieuse. (J'étais anticléricale, détestant les grenouilles de bénitier, et pourtant étrangement attirée par la lumière des cierges et l'odeur d'encens des églises catholiques.) Après deux ans d'errance et de lectures diverses je fus piégée par une petite bible de Jérusalem dans la vitrine d'une librairie.

Jérusalem...J'étais marquée par les années passées au Moyen-Orient, de la Mésopotamie au Jourdain, lieux qui sont aux racines de notre Foi. Peu à peu, je me décidais à aller voir Lanza del Vasto et sa communauté où l'on me dit qu'il fallait que je pratique une religion, et, ma famille étant protestante, qu'il fallait que je le devienne. Cependant tout me poussait vers le catholicisme. Je lisais Dorothee de Gaza et ce que je trouvais chez les Anciens était comme un bon pain substantiel. J'avais vaguement entendu parler de l'Orthodoxie et de « nos frères de l'Eglise d'Orient », mais n'étant pas orientale et de surcroît pressée de communier, je devins catholique.

Un cycle d'une année de théologie chez les Dominicains tout à la fois m'encre dans la Tradition et me plongeait dans le désarroi. Au lendemain de Vatican II je sentais s'éloigner ce bon pain découvert chez les Pères de l'Eglise et je ne me sentais plus aussi reliée aux racines de notre Foi.

Le Christ Ressuscité ne pouvait pas être autre chose qu'une réalité « ici et maintenant » à laquelle l'Eglise me fait participer.

Je croyais avoir trouvé la plénitude du Christianisme et je me demandais où aller si ce n'était pas le cas. J'étais au bord du désespoir. J'avais cependant découvert les icônes, et c'est une icône de mon saint patron qui me fit rencontrer une orthodoxe.

J'étais enfin arrivée à bon port et, délivrée de ce qui n'est pas essentiel, j'ai trouvé la saveur du Pain de Vie, la Source Immortelle avec la certitude de vivre de ce que vivaient les apôtres et leurs successeurs.

Si à travers tant d'années c'est bien le même Seigneur qui me poursuivait et que je croyais poursuivre, ce n'est qu'après être devenue orthodoxe que j'ai enfin trouvé la plénitude et la joie de la résurrection.

Le Christ est ressuscité !

MP

Nous ne sommes pas nés chrétiens. L'entrée dans la Tradition orthodoxe s'est faite pour notre couple en deux temps : tout d'abord, après un cheminement avec l'oraison, prière silencieuse, personnelle, il nous est apparu clairement à l'un et à l'autre que nous étions appelés à devenir chrétiens. Et donc il nous fallait demander le baptême, mais nous ne savions pas par quelle porte entrer dans le Christianisme. Pendant quelques années, nous avons cherché à discerner en participant aux offices dans les églises catholiques et orthodoxes alternativement. J'ai vu que la place de mon époux était dans la tradition orthodoxe et que ma place à moi était auprès de lui... Nous avons été baptisés en 2019. Depuis notre baptême, la nourriture spirituelle que nous apporte l'Eglise orthodoxe, tout particulièrement dans les célébrations confirme chaque jour un peu plus notre décision !

Pourquoi suis-je orthodoxe ? « Tout au début de mes études, je croisai le chemin de quelqu'un capable d'allumer l'enthousiasme pour la quête intérieure et les écrits des saints Pères, sans être encore lié à une Eglise ou une confession quelconque. Les années s'écoulant, s'est posée la question de savoir où l'on pouvait situer « dans la vie » ce que nous faisait entrevoir et percevoir la lecture de ces écrits ; c'est à ce moment-là que nous avons rencontré un groupe d'orthodoxes en lien avec un monastère dans la diaspora qui est devenu pour nous la porte d'entrée dans l'Eglise. »

P.D

« Après avoir approfondi l'Histoire de l'Eglise dans le cadre de mes études universitaires, j'ai été convaincu que l'Eglise primitive se perpétue dans les Eglises orthodoxes d'aujourd'hui, tant dans leur perception de la conciliarité que dans leur fidélité aux dogmes définis par les sept conciles œcuméniques

P.R

« L'Eglise orthodoxe, je l'aime et j'y resterai. Elle est totalement divine et totalement humaine, essentiellement liturgique et priante. Le ciel sur la terre. Dans toute chapelle ou cathédrale orthodoxe, j'ai la certitude de me trouver dans la même Eglise que les tout premiers Chrétiens, dans une continuité ininterrompue. La vie liturgique nous conduit à l'Unique Essentiel, à la rencontre du Christ venu pour les pécheurs plus que pour les pharisiens, avec une règle qui englobe toutes les autres : aimer. Aimer Dieu, aimer les gens. »

« Je suis devenue orthodoxe il y a dix ans. Pour moi, l'Eglise orthodoxe est une Eglise vivante dans laquelle on peut encore rencontrer de nos jours des Saints qui accomplissent des miracles et mènent une vie conforme à la doctrine du Christ.

Dans l'orthodoxie, je me sens en sécurité en suivant les enseignements théologiques et je trouve qu'il y a un grand respect des sources et de la tradition. Il m'arrive parfois d'avoir des doutes en me demandant si j'agis toujours comme une « vraie » orthodoxe mais ce qui est sûr, c'est que je me sens très heureuse dans cette Eglise »

Une paroissienne

« En ce qui me concerne, je n'ai pas été attirée par l'orthodoxie car elle est venue à moi par l'éducation que ma mère m'a transmise. J'ai grandi dans la foi et il m'a toujours semblé logique que Dieu existait. Ce qui caractérise le plus l'orthodoxie, selon moi, est l'importance que nous donnons au Christ qui est notre Seigneur et notre Sauveur »

Une paroissienne

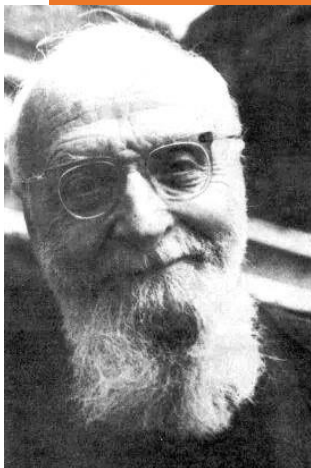
« J'ai connu l'orthodoxie au sein de l'ECOF en 1968, à Nice tout d'abord et j'ai eu un genre de coup de foudre, mais comme je n'habitais pas la France à ce moment, ma fréquentation des offices était irrégulière. J'avais 23 ans.

Lors de ma première liturgie, le chœur était tenu par une seule personne, ancienne chanteuse lyrique, dont la voix n'était plus ce qu'elle aurait dû être...mais j'ai entendu autre chose : ces chants me semblaient merveilleux, je les ai entendus non pas comme ils étaient chantés mais comme ils auraient dû l'être... très curieux...

J'ai ensuite été impressionnée par la présence de l'évêque Jean Kovalevsky, par ses magnifiques homélies (j'avais l'impression qu'il devinait mes pensées car il répondait aux questions que je me posais quelques minutes auparavant) et par les fresques qu'il avait peintes dans la chapelle de Nice. Plus tard, je me suis fixée, de 1970 à 1977, à Paris où j'ai adoré suivre les répétitions de Maxime Kovalevsky et d'Anne-Marie Deschamps qui m'ont formée à la liturgie. Les cours de théologie m'ont aussi passionnée. La vitalité de la communauté m'a également beaucoup aidée.

C'est donc un tout qui m'a enracinée dans la foi orthodoxe et non une seule chose en particulier.

LE PÈRE LEV GILLET



Lev Gillet (Louis Gillet) est un prêtre et théologien orthodoxe français, recteur de la première paroisse orthodoxe de langue française, passeur entre l'Orient et l'Occident chrétien, né le 6 août 1893 à Saint-Marcellin (Isère) et décédé le 29 mars 1980 à Londres. Il est l'auteur de nombreux articles et livres qu'il signe souvent sous le nom « un moine de l'Église d'Orient ».

Après des études de philosophie à Grenoble et à Paris, il est mobilisé pendant la Première Guerre mondiale, et fait prisonnier en 1914 ; il passe trois ans en captivité en Allemagne où il rencontre des prisonniers russes pour lesquels il éprouve de la sympathie.

Il fait ensuite des études de psychologie à Genève. Attiré par la vie monastique, il entre chez les bénédictins à Clervaux. Attiré par le monde chrétien oriental, il fait connaissance du métropolite André Szeptyki et prononce ses vœux définitifs au monastère studite d'Univ en Galicie.

Déçu par l'attitude de l'Église catholique envers le christianisme orthodoxe, le Père Lev est reçu dans l'Église orthodoxe à Paris en mai 1928, par M^{sr} Euloge, responsable de l'Église russe en Europe occidentale, et en novembre 1928 il devient le recteur de la paroisse Sainte-Geneviève-de-Paris, la première paroisse orthodoxe francophone.

En 1938, il quitte Paris pour s'installer à Londres, dans un premier temps dans le cadre d'un foyer s'occupant de jeunes réfugiés juifs et judéo-chrétiens de l'Europe centrale, puis dans le cadre du Fellowship of Saint Alban and Saint Sergius, organisme œcuménique voué au rapprochement entre l'Église anglicane et l'Église orthodoxe. Il reste en Angleterre jusqu'à son décès, faisant de nombreux voyages à l'étranger, notamment en France, en Suisse et au Liban, où il participe au renouveau spirituel de l'orthodoxie antiochienne.

Bibliographie en français :

La prière de Jésus, Chevetogne/Seuil, 1951 ; 1974

Jésus, simples regards sur le Sauveur, Chevetogne/Seuil, 1959 ; 1996.

Présence du Christ, Chevetogne, 1960.

Le Visage de lumière, Chevetogne, 1966.

Amour sans limites, [Abbaye de Chevetogne](#), 1971, 106 p..

Ils regarderont vers lui, Chevetogne, 1976.

La Colombe et l'Agneau, Chevetogne, 1979.

Introduction à la spiritualité orthodoxe, Desclée de Brouwer, 1983.

Catéchèse orthodoxe : L'an de grâce du Seigneur : Un commentaire de l'année liturgique byzantine, Cerf, 1988, 360 p

Notre Père, Introduction à la foi et à la vie chrétienne, Cerf, 1988.

L'Offrande liturgique, Cerf, 1988.

Au Cœur de la fournaise, Cerf/Le Sel de la Terre, 1998.

Unité en division les lettres de Lev Gillet, un moine de l'Église d'Orient, à Andrei Cheptytsky 1921-1929 Gillet, Lev Parole et silence, Saint-Maur (Val-de-Marne) - avril 2009

Père Lev chez ses amis Paul et Natacha Evdokimov



16

TÉMOIGNAGES :

IRÈNE BARTHOLDI « CONTACT NO 116 », 4^E TRIMESTRE 1981.

C'est au cours d'une réunion de Syndesmos à Beyrouth que j'ai eu la chance de faire connaissance de Père Lev. Chaque journée de conférence commençait par un petit office dont Père Lev assurait la méditation. Pour moi, ce fut une révélation et, malgré l'heure matinale, je n'aurais voulu à aucun prix manquer ce moment de recueillement devenu pour moi la chose la plus enrichissante de ce congrès. De nombreuses années après, je m'en souviens encore avec reconnaissance.

Nous étions trois Genevois à Beyrouth, trois jeunes orthodoxes qui, depuis 1960 avions essayé de créer un groupe d'études orthodoxes, « interjuridictionnel ». Ayant fait la connaissance de Père Lev, nous ne rêvions plus que de le faire venir à Genève. Dans ce but, à Beyrouth, nous avons invités le Père Lev à notre table pour un repas. Il est demeuré silencieux presque tout le temps et nous étions un peu déçus et désemparés. Il a accepté pourtant de venir à Genève pour donner une conférence. Lorsque nous l'avons mieux connu, il nous a rappelé ce premier repas, en disant combien il avait été heureux de l'avoir partagé avec nous et combien nous l'avions impressionné.

À partir du printemps 1966, il est régulièrement venu à Genève deux à trois fois par an pour animer dès lors un week-end entier que nous passions dans un lieu de retraite en dehors de la ville.

Là, coupés du monde, nous laissions Père Lev nous emmener où il avait décidé de nous conduire. Jamais en effet nous ne lui demandions de thèmes. Très vite, notre groupe s'est élargi, accueillant des personnes de tout âge et de toute provenance, orthodoxes ou sympathisants. Certains d'entre nous se déplaçaient même de Lausanne, du Valais ou de France pour venir à ces retraites.

Pourtant, malgré nos efforts, le groupe n'a jamais compté plus de 25 personnes et souvent moins. Comme si, pour partager les richesses que nous prodiguait Père Lev, il fallait une certaine intimité, un petit groupe recueilli.

Pour le noyau que nous formions, ces retraites étaient les moments forts de notre vie spirituelle. Nous cheminions d'une rencontre à l'autre en essayant d'assimiler peu à peu ce que nous y avions reçu. Nous voyions toujours arriver la prochaine avec joie et souvent avec un certain étonnement d'y être déjà, car nous n'avions jamais achevé notre travail d'assimilation.

Ainsi, peu à peu, nous nous sommes laissé imprégner par ce que Père Lev répandait sur nous. Et notre vision de Dieu, de l'Église et du monde s'est simplifiée, intériorisée et pour employer une expression de Père Lev « amorisée », cela bien sûr, dans la mesure de nos moyens. Mais je crois qu'un peu de lumière, s'est par lui et à travers lui, faite en nous. Aucun de ceux qui l'ont suivi pendant ces quelques années n'est maintenant exactement le même qu'il était auparavant. Nous, qui sommes si souvent inertes spirituellement, il nous a fait sentir la présence du Seigneur Amour.

A côté des retraites, il y avait encore les quelques jours que Père Lev passait fidèlement dans la cité de Calvin, si chère à son cœur. Nous pouvions alors le revoir tranquillement, lui parler personnellement ou tout simplement le laisser nous raconter des anecdotes avec finesse et humour. Ces discussions avaient lieu dans une atmosphère de paix, exceptionnellement troublée par de violents orages que quelques rares personnes avaient le pouvoir de déclencher en lui. Mais c'est essentiellement en tête à tête que Père Lev pouvait apporter le plus. Il lui était donné de plonger jusqu'au cœur d'une personne et de communier avec ce qu'il y a de plus profond en elle. Quelle grâce, quelle force on peut retirer d'un tel moment. C'est un don pour la vie et ma reconnaissance à son égard est immense.

Père Lev nous a enseigné à être conscients de la présence du Christ, à regarder vers Lui dans toutes les circonstances de la vie. A nous qui l'avons connu et aimé qu'il nous soit fait la grâce, un jour, de contempler avec lui le Visage de Lumière.

Père Lev, pendant 15 ans, a été pour moi un Père spirituel et personne depuis n'a jamais vraiment pris cette place. Certains disent d'ailleurs qu'on ne peut avoir qu'un père spirituel, et qu'il demeure tel, même au-delà de la mort.

À une période de ma vie, je lui ai demandé de prier pour moi. Il m'a dit alors que pour être efficace, il fallait prier tous les deux au même moment, chaque jour, lui à Londres et moi à Genève. Nous avons gardé ce lien de prière quelques mois, puis, mes difficultés ayant disparu, j'ai arrêté d'être présente à ce rendez-vous. Lors de notre rencontre suivante, il m'a demandé ce qui s'était passé et pourquoi j'avais rompu ce lien.

Quelle impression cela m'a fait ! Et combien j'ai eu honte de n'y avoir cru qu'à moitié. Aujourd'hui encore je sens Père Lev très présent et j'ose lui demander parfois de l'aide.

Irène Bartholdi, Février 2024

UN TEXTE INÉDIT :

SUR LES CHEMINS DE DAMAS, LA CONVERSION

I

Ce serait une illusion de croire qu'après la Résurrection, les apôtres aient été intérieurement changés, transformés immédiatement. Bien qu'ayant vu leur maître ressuscité, ayant eu ces contacts décrits dans l'Évangile, ils étaient encore dans une période de transition. Il y a dans l'Évangile selon saint Luc une parole de notre Seigneur à Pierre qui est très significative. Voilà donc Pierre qui vivait avec notre Seigneur, qui était dans son intimité, qui avait guéri sans doute en son nom et notre Seigneur lui dit : « *Quand tu seras converti, affermis tes frères.* » (Lc 22,32)

« Quand tu seras converti ». Et cette idée, ce thème de la conversion est un thème qui s'impose tout à fait dans les premières pages du livre des Actes des Apôtres. Dans ce livre, il y a comme vous le savez deux parties : la partie qui est liée à l'histoire de l'Église de Jérusalem et la partie qui est liée aux missions de Paul. Et l'événement qui coupe en deux ce livre, c'est une conversion, la conversion de Saul.

Qu'est-ce que la conversion ? Dans notre dernier entretien nous prendrons l'exemple d'une conversion que nous verrons de plus près, celle de Paul. Éliminons d'abord certaines idées inexactes. Ne pensons pas qu'une conversion est toujours un événement choc, un événement qui survient brusquement, qui nous prend et après lequel nous sommes changés. Ce peut être ainsi, ce fut le cas de Paul ! Mais la conversion est aussi un processus continu. La conversion est un processus aussi continu que la présence de notre Seigneur auprès des hommes, et auprès de ses apôtres après l'Ascension. Dans la conversion, il y a l'élément toujours mystérieux, l'élément qui dure : elle s'étale, se prolonge... Donc il faudrait éliminer de notre esprit cette erreur que la conversion est un événement, un fait qui arrive tout d'un coup et après lequel nous ne sommes plus ce que nous étions ; pourtant cela peut arriver !

Le type de conversion le plus habituel, c'est ce changement qui peut être opéré graduellement dans un homme sous l'influence continue du Seigneur. Comment s'opère ce changement ? Serait-il possible de trouver certaines constantes présentes dans toute conversion, y compris dans une conversion instantanée comme celle de Paul ? Quels sont donc les éléments communs à des conversions instantanées et à des conversions qui durent toute une vie ? Nous pouvons mener une vie qui semblera très éloignée de Jésus et qui sera cependant dans un processus continu de conversion.



II

La conversion de Saint Paul (Actes 9, 3-19)

(...)

Voilà une première constante présente dans toute conversion, il y a une lumière : une lumière nouvelle qui peut se manifester une fois, subitement, transformant tout le paysage ; ou bien cette lumière qui apparaît graduellement quand, après une journée de pluie, le soleil arrive. Il n'y a pas de conversion s'il n'y a pas d'abord, au point de départ, l'apparition de cette lumière nouvelle. Voir les choses dans une lumière nouvelle. Cette lumière « resplendit autour de lui » ce n'est pas seulement une lumière qui va l'éclairer sur son propre état intérieur ; ce n'est pas une lumière qui va l'éclairer sur la marche, le chemin à suivre, sur les pas qu'il faut faire. C'est une lumière qui transforme ce qu'il y a autour de lui.

La conversion débute quand nous commençons à nous voir, ainsi que les gens et les choses autour de nous, sous une autre lumière. C'est là le premier signe, le signe inquiétant qui va vous inquiéter si vous êtes attachés à votre bien-être, si vous désirez éviter les changements radicaux. C'est très inquiétant de commencer à voir comme une lumière nouvelle mettant les hommes et les choses à d'autres places, dans d'autres proportions. Ils deviennent tout à fait différents de ce qu'ils nous semblaient être quand nous les regardions auparavant. Nous sentons que quelque chose approche, que quelque chose va arriver. Non ! Quelqu'un va arriver qui est précédé par cette lumière nouvelle, cette lumière transformante. Cela peut concerner des personnes que je croyais connaître depuis longtemps et je vais m'apercevoir que ce n'est pas ça du tout. Je ne les ai pas encore vues telles qu'elles sont et je les perçois dans une autre lumière, dans une lumière nouvelle. C'est le signe que la conversion approche...

III

« Il tomba à terre. » (Ac 9,4)

Ah ! voilà qui est très important, je dirais voilà qui est central : « il tomba à terre ». Il n'y a pas de conversion s'il n'y a pas cette chute, une perte de l'équilibre. La conversion commence par cet environnement d'une lumière nouvelle sur les hommes, sur les choses. Peut-être que nous les avons beaucoup aimés, voilà que maintenant nous sommes fatigués et nous nous rendons compte que ce n'est pas ce que nous cherchions. Et voilà que nous tombons. (...)

Tomber par terre ; il s'agit ici d'une chute complète. Il ne s'agit pas seulement d'un mouvement un peu violent, de retomber sur les genoux, sur les pieds, mais il s'agit d'être à plat. À plat, comme Jésus était à plat, nous dit l'Évangile, quand il priait à Gethsémani. Il priait non pas debout, non pas à genoux, mais étendu contre la terre.

Il n'y a pas de conversion s'il n'y a pas ce fait d'être étendu absolument par terre. Pourquoi est-ce que c'est si important d'être étendu, d'être devant Dieu étendu par terre ? Cela veut dire que l'on ne peut pas descendre plus bas. Si vous êtes à plat ventre devant Dieu, face contre terre, vous ne pouvez pas vous enfoncer vous-même : cela demanderait un certain travail, d'autres forces. Et pour le moment vous ne pouvez ni vous tenir debout devant lui, ni disparaître, ni vous engloutir. Il faut accepter d'être là, comme ça. Et c'est une des constantes nécessaires de la conversion. (...)

IV

« Il entendit une voix qui lui disait ». (Ac 9,4)

J'arrive à un troisième élément : il faut entendre une voix dans toute conversion. Et là encore, c'est un phénomène qui peut être instantané, qui peut se passer en une minute, qui peut s'étaler pendant des semaines, pendant des mois, voire des années. Nous pouvons entendre, quelque fois, le murmure d'une voix ; nous ne comprenons pas, nous n'entendons pas ce que la voix dit. Mais nous savons qu'il y a quelque chose. Nous entendons vaguement quelque chose qui cherche un accès

jusqu'à nous. Il faut entendre d'abord cette voix. Il n'y a pas de conversion si cette voix n'est pas entendue.

Reprenons : il a fallu l'illumination par une lumière nouvelle ; il a fallu la chute ; et il faut entendre qu'il y a une voix

V

Et que dit cette voix ? Il faut essayer de comprendre ce que dit cette voix. « Il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Il répondit : Qui es-tu, Seigneur ? Et le Seigneur dit : Je suis Jésus que tu persécutes. Il te serait dur de regimber contre les aiguillons. » (Ac 9,4.5)

Qu'y a-t-il d'essentiel dans ces paroles ? Saul sait maintenant qui est celui qui parle. La voix, ce n'est pas la voix de la conscience, ce n'est pas la voix de Dieu d'une manière abstraite ; c'est une voix très concrète, très personnelle, très précise : « *Je suis Jésus que tu persécutes* ». (...)

VI

« *Je suis Jésus que tu persécutes. Il te serait dur de regimber contre les aiguillons. Tremblant et saisi d'effroi, il dit : Seigneur, que veux-tu que je fasse ?* » (Ac 9,5.6)

Voilà une nouvelle constante introduite dans la notion de conversion. Récapitulons encore ce que nous avons vu ensemble. Il faut :

- d'abord percevoir la lumière qui entoure, la lumière nouvelle ;
- ensuite le fait de tomber par terre ;
- ensuite le fait d'entendre une voix ;
- ensuite le fait de prendre acte du message de cette voix, le message intensément personnel : « *Pourquoi me persécutes-tu, Saul ? [...] Je suis Jésus que tu persécutes.* »

Et alors maintenant, nous entrons dans une nouvelle constante de la conversion, l'obéissance : « *Seigneur, que veux-tu que je fasse ?* »

Le processus de conversion serait inefficace s'il n'aboutissait pas à une décision d'obéissance : « *Que veux-tu que je fasse ?* » (...)

« *Et le Seigneur lui dit : Lève-toi, entre dans la ville, et on te dira ce que tu dois faire.* » (Ac 9,6)

Nous voyons ici intervenir un nouveau facteur, un nouvel élément, l'élément des autres hommes. D'autres hommes vont prendre une certaine part à notre crise, à notre conversion. En fait c'est l'Église qui va prendre part à notre conversion. (...)

VII

Il faut donc se résigner, si nous passons par le processus de conversion, à ce que les autres voient bien qu'il y a quelque chose (ceux qui étaient avec Paul entendaient la voix, mais ils ne comprenaient pas, ils ne savaient pas qui parlait). On remarque bien que quelque chose est changé en nous, mais quoi exactement ? Nous seuls le savons. C'est le secret de la conversion, le tête-à-tête de la conversion.

Des hommes ont donc pris Paul et ils le conduisent. « *Saul se releva de terre, et, quoique ses yeux fussent ouverts, il ne voyait rien.* » (Ac 9,8)

Nous avons vu tout à l'heure qu'il a été environné d'une lumière nouvelle. Eh bien, voilà maintenant un second effet de cette lumière, qui non seulement a renouvelé les choses et les hommes autour de lui, mais l'a frappé lui-même de cécité, d'aveuglement. Celui qui reçoit la lumière nouvelle devient incapable en quelque sorte de percevoir ce qui est contraire à cette lumière ou étranger à cette lumière. Beaucoup de choses avec lesquelles il était familier auparavant perdent tout d'un coup leur intérêt. Imaginez le cas de quelqu'un qui se convertit. Supposons que c'était un grand amateur de romans policiers. Eh bien ! je crois qu'à partir du moment de sa conversion, un roman

de détectives lui deviendra très difficile à lire, lui deviendra insupportable, intolérable. « *Il ne voyait rien ; on le prit par la main, et on le conduisit à Damas.* » (Ac 9,8)

Et c'est là que l'Église va agir sur lui sous la forme d'Ananias qui est un laïc inconnu, un homme pneumatique, charismatique, qui va au nom de Dieu lui rendre la vue. Voilà le récit que nous fait le livre des Actes de cette conversion.

VIII

Voici ces mots que Paul cite au roi Agrippa : Jésus dit à Paul : « *Lève-toi, et tiens-toi sur tes pieds ; car je te suis apparu pour t'établir ministre et témoin des choses que tu as vues et de celles pour lesquelles je t'apparaîtrai* » (Ac 26,16) C'est si important cette phrase. Le fait même de la conversion nous établit dans une certaine fonction.

Il n'a pas été infidèle à la vision, il est resté avec cette mission. Il a obtenu ce qui fait la splendeur d'une vie, ce qui donne à une vie sa plénitude. Une vie atteint sa plénitude quand il y a eu à un certain moment une vision et quand, autour de cette vision, tout le reste s'est organisé. Et si cette vision a été donnée, alors il s'agit de savoir si on est fidèle ou infidèle à la vision : « Roi Agrippa, je n'ai pas été infidèle à la vision ».

Donc, je résume les éléments que nous avons vus.

1) Nous établir dans cette lumière nouvelle qui change les choses et les gens autour de nous. Mais c'est si important d'arriver tout d'un coup à se dire : - Oh ! mais je ne t'ai jamais connu ; c'est maintenant seulement que je m'aperçois de ce qu'il y a en toi, de ce que tu es ; c'est la lumière nouvelle. Que cette lumière soit si forte qu'elle nous rende aveugle comme Paul est devenu aveugle. Paul, jusqu'à ce que Ananias lui ait imposé les mains, n'a pas été incapable de voir quoi que ce soit, mais il était tellement aveuglé par la lumière nouvelle que tout ce qui était vu à la lumière ancienne n'existait plus pour lui.

2) Et puis nous avons la chute, l'étalement devant Dieu ; me voilà, dans tout mon impuissance, dans ma faiblesse radicale.

3) Mais qui es-tu, toi qui me parles ?

4) « Je suis Jésus que tu persécutes. »

Voilà le moment d'établir le bilan de toute notre vie. Combien ai-je persécuté Jésus ? Combien de fois, combien de temps, de quelles manières ?

5) Et alors : « Que veux-tu que je fasse ? »

- « Lève-toi et va dans la ville » et là ceux que j'enverrai t'aideront et te diront ce que tu dois faire.

6) Et la conclusion : « Je n'ai pas été infidèle à la mission » ; je n'ai pas résisté à la vision.

IX

Et c'est sur ce souhait que je terminerai notre méditation. Je le répète : tout ce que nous avons dit devrait aboutir à ce phénomène de conversion qui encore une fois peut venir soudainement comme un choc, comme un éclair, quelque chose de foudroyant ou bien comme un lent traitement, une lente manipulation de notre corps et de notre âme par Dieu. Ceci pour aboutir à la lumière nouvelle, pour aboutir à une certaine cécité, pour aboutir à l'étalement de notre corps et de notre âme devant Dieu, pour entendre la voix qui va nous parler.

Est-ce que vous avez déjà entendu la voix ?

Sûrement, sûrement ; sûrement ! vous avez entendu la voix...

Paul à Damas par un moine de l'Église d'Orient (Lev Gillet)

Ce texte inédit est la dernière partie d'une retraite retranscrite par Paul et Irène Bartholdi.



PÈLERINAGES

PÈLERINAGE

Le mot pèlerinage vient du latin « peregrinatio », qui désigne le désir de voyager au loin. Voyage à l'intérieur de soi, retour aux sources, quête d'un ailleurs meilleur, cette pérégrination nous mène dans un lieu de silence et de paix pour trouver, ou plutôt pour se laisser trouver par Dieu.

Ce peut être une journée dans un monastère ou la visite d'une église où se trouvent les reliques d'un saint que nous vénérons particulièrement, un long voyage, seul ou avec d'autres pèlerins, ce qui est important c'est la disponibilité intérieure car le pèlerinage est une démarche de conversion destinée à se poursuivre dans notre vie.

Tout le monde ne peut pas faire le pèlerinage par excellence, à Jérusalem, au lieu même de la Résurrection du Seigneur, Mais un seul est Saint, un seul est Seigneur et à travers les pères spirituels, les reliques, les icônes myroblites, les lieux de prières, c'est le Dieu Saint qui nous illumine.



Les pèlerins reçoivent souvent des eulogies (εὐλογία, bénédiction). Petites icônes, huile, eau d'une source miraculeuse... Les eulogies sont attestées depuis des temps anciens, telle cette petite médaille du 6^{ème} ou 7^{ème} siècle qui était distribuée aux pèlerins à Bethléem., ou encore de petites flasques pour recueillir huile ou eau bénite.



Cette rubrique se propose de publier les récits de pèlerinage de nos lecteurs, pèlerinages d'une journée ou beaucoup plus longs, seul ou en groupe. Ces récits transmettent au lecteur un peu de ce que vous avez vécu et font découvrir des lieux de prière à visiter. Alors n'hésitez pas à nous envoyer vos textes.

LABYRINTHE

Le parcours du labyrinthe a, entre autres interprétations, été considéré au moyen-âge comme un remplacement du pèlerinage à Jérusalem. Attestés dès la préhistoire, les labyrinthes ont été christianisés et le plus ancien labyrinthe d'église d'Europe se trouve à la basilique Saint Vital de Ravenne. (VIème siècle)



PÈLERINAGE EN GRÈCE DE L'ASSOCIATION SAINT SILOUANE

Lorsque j'étais étudiant, je n'avais qu'une vague idée de ce que devait être un pèlerinage. J'avais lu le livre de Lanza del Vasto « Pèlerinage aux sources » et imaginais des pérégrinations dans de lointains horizons. Puis il y a eu la lecture du « Pèlerin russe » et ses errances soutenues par la prière de Jésus. Ce n'est que ces dernières années que les mots lus purent prendre du sens pour moi et devenir des expériences en lien avec ma Foi orthodoxe.

Dans le cadre de l'Association Saint Silouane, nous avons ainsi eu chaque année un voyage en terre orthodoxe de manière à rencontrer dans des pays de tradition orthodoxe des personnes vivant leur foi et pouvant nous transmettre leur amour pour le Christ notre Sauveur. Ces rencontres sont sources d'échange puisqu'à leur tour ces rencontres permettaient à nos hôtes de découvrir qu'il y avait des orthodoxes en Occident.

En 2019, je m'étais rendu dans le nord de la Grèce, en Thrace, pour rendre visite aux grands-parents de nos petits-enfants. Ce qui ne devait être qu'un voyage d'agrément s'est vite transformé en une découverte d'endroits orthodoxes connus sur lesquels il ne m'avait pas été possible de mettre un « visage ». Ainsi, je découvrais « Φιλιπποι » (Philippes), le baptistère de sainte Lydia (la première femme baptisée en Europe) et l'endroit où avait vécu un saint que j'avais découvert quelques années auparavant, saint Georges de Drama !

Quelques recherches sur la toile me permirent de situer le lieu où saint Georges avait vécu jusqu'en 1959. Je trouvai le monastère qu'il avait fondé à Sipsa et décidai de m'y rendre afin de vénérer ses reliques. Arrivé au monastère, je fus accueilli par une moniale grecque qui ,m'entendant parler français, se mit à appeler une autre moniale. C'est ainsi que je fis connaissance de sœur Julienne (une personne originaire de Mulhouse), devenue moniale de manière étonnante au monastère de l'Ascension à Sipsa. Assis dans la cour après avoir dégusté un café fort apprécié et reçu de nombreuses petites icônes de saint Georges à distribuer à mes amis, sans aucun doute inspiré par saint Georges dont j'avais visité la cellule après avoir vénéré son chef dans l'église, je me dis qu'il serait intéressant de faire un pèlerinage de notre Association dans ces lieux bénis et souvent peu connus de la Grèce du Nord.



Figure 2 Tombeau de saint Païssios à Sauroti

Rentré chez moi, je proposai au comité une idée de pèlerinage. Je ne me rendais pas alors compte du travail que l'organisation d'un tel pèlerinage demandait. Bienheureusement, saint Georges veillait et bientôt plusieurs personnes vinrent aider au projet de ce pèlerinage en Grèce du Nord.

Nous avons ainsi mis sur pied le programme définitif et les contacts ayant été pris, nous avons pu aller visiter quelques lieux étonnants de cette région de la Grèce. Ce fut d'abord Thessalonique, son musée byzantin, ses églises, ses saints, Dimitri, Nestor mais aussi Grégoire Palamas et d'autres. Ce



Figure 1 Reliques de saint Georges de Drama à Sipsa

fut la vénération du tombeau de saint Paissios à Souroti puis la découverte d'un autre monastère de l'Ascension près de Serres où la Mère higoumène, Mère Anissia, fille spirituelle de l'ancien Éphrem de Philothéou et d'Arizona nous a parlé de la prière de Jésus. Elle a été étonnée de voir des chrétiens orthodoxes venant de France, Suisse, Belgique qui n'étaient pas en terre inconnue lorsqu'on leur parlait de la prière du cœur. Ce fut aussi la rencontre avec saint Minas dans le monastère qui lui est dédié près de Serres.

Ce qui était pour le moins surprenant, c'est que à chaque lieu, à chaque endroit visité, on nous parlait de saint Georges de Drama. Étrange impression que celle présente du premier au dernier jour de notre pèlerinage, d'avoir été conduit par saint Georges.

Saint Silouane et saint Sophrony étaient également présents puisque nous avons eu la grande joie de visiter un monastère fondé par le Père Sophronios, chancelier de l'évêché de Xanthi et dont le saint patron est saint Sophrony l'athonite. Nous étions encore une fois en terre inconnue mais pas étrangère puis qu'accompagnés par nos saints.

Ce fut aussi la vénération des reliques de saint Grégoire de Naziance (le théologien) et la Foi des Grecs ayant dû quitter le Pont pour venir en Grèce lors de ce que les Grecs appellent la grande catastrophe et le traité de Lausanne. Foi présente lorsqu'ils nous racontent qu'en premier lieu, les exilés amenèrent près de Kavalla, des icônes précieuses et les reliques du saint avant de retourner chercher leurs propres affaires domestiques.

Grande grâce que celle de pouvoir visiter la prison de saint Paul à Philippes et l'endroit documenté où sainte Lydia a été baptisée.

Ainsi nous pérégrinons de lieux en lieux, pèlerins portés par la Foi de nos saints Pères et découvrons en nos cœurs ce qui allait nous porter pendant plusieurs mois !

Parce qu'un pèlerinage, s'il commence avant le voyage, ne se termine pas avec ce dernier mais se poursuit, divinement inspiré par les riches heures vécues et les prières de nos saints !

Christian Laffely



Figure 3 Sous l'arbre aux palabres avec sœur Julienne, Monastère de l'Ascension du Sauveur à Sipsa.

PÈLERINAGE AU MONASTÈRE DE LA PANAGIA DES CATHARES OU KATHARIOTISSA SUR L'ÎLE IONIENNE D'ITHAQUE, EN GRÈCE

Après un grand laps de temps de quatre ans, notamment dû aux restrictions sanitaires imposées par la situation du Covid, je suis enfin retournée en septembre 2023 sur l'île d'Ithaque située dans la mer ionienne grecque.

Le 8 septembre 2023, je me suis rendue à la Divine Liturgie au monastère de la Panagia des Cathares ou Kathariotissa dont c'était la grande fête annuelle.

Qu'ils soient de l'île ou d'ailleurs, ce monastère de la Panagia des Cathares ou Kathariotissa est le point de référence pour tous les habitants d'Ithaque dans les moments d'épreuve.

Qui, vraiment, n'a jamais tourné son regard là-bas pour demander de l'aide ? – « Ma Kathariotissa », disent-ils avec émotion, révérence et respect !



Voici son histoire relatée ici en quelques mots :



« Pendant la période de l'occupation turque, des bergers persécutés de Ioannina campaient à une courte distance de l'endroit où se trouve aujourd'hui le monastère. Cependant, avec tristesse, ils ont constaté qu'il manquait dans leurs affaires une icône de la Vierge qu'ils avaient emportée de chez eux.

Une nuit, ils aperçurent une lumière briller, un peu plus loin. Ils y sont allés, mais n'ont rien trouvé. Ils ont coupé tous les chemins pour mieux chercher et ont mis le feu aux buissons

coupés. Éblouis, ils virent une intense lueur dans les flammes et réalisèrent avec une grande émotion qu'il s'agissait de l'image de la Vierge Marie, noircie par la fumée, mais non brûlée. Ils l'ont emmenée dans leur cabane, mais pendant trois jours ils l'ont trouvée à la pointe de l'incendie, alors ils décidèrent de construire une petite église en son honneur. Ils l'appelaient Panagia Kathariotissa car ils l'avaient trouvée dans les clairières, c'est-à-dire dans les buissons et les branches sèches.

Vers 1696, la petite église s'agrandit et commença à exister en tant que monastère. Son clocher fut détruit par les tremblements de terre de 1953 et fut reconstruit. La vue d'ici est unique et imprenable.

La Panagia Kathariotissa est célébrée avec grandeur et selon le calendrier monastique le 8 septembre de chaque année. Elle représente l'espoir de chaque Ithaque et également le rêve de tout étranger. »

Nous voulons tous retourner à nos racines, nous voulons tous monter avec envie au monastère, nous agenouiller devant la Panagia Kathariotissa et la remercier. Et, pour la énième fois, lui dire : « Très Sainte Mère de Dieu, accueille-nous aussi l'année prochaine ! ».

Rédaction et photos : Hélène Koukoutsas



PAGE DES ENFANTS : SONIA, SON GRAND-PÈRE ET L'ÉGLISE ORTHODOXE



Sonia : Grand-père ?

Le Grand-père : Oui

Sonia : Est-ce que nous sommes orthodoxes- russes ou grecs- orthodoxes ?

Le Grand-père : Grecs ou russes, ce sont nos ancêtres, une culture, une langue que nous aimons et que nous connaissons plus ou moins. Mais nous sommes d'abord des chrétiens orthodoxes, c'est le centre et le sens de notre vie.

Sonia : Mais nous, nous sommes chrétiens, ou nous sommes orthodoxes ?

Le Grand-père : Orthodoxe, c'est seulement un adjectif qui veut dire : « tout à fait fidèle ». Nous essayons pendant toute notre vie d'être des chrétiens, des chrétiens orthodoxes, fidèles à ce que le Christ a enseigné.

Sonia : Enseigné ? C'était un prof ?

Le Grand-père : Le Christ, c'est Dieu devenu homme. Après avoir donné un magnifique enseignement à ses disciples et à tous ceux qui ont voulu l'écouter, Il a accepté de mourir ; et, à Pâques, Il a montré qu'il était le vainqueur de la mort. C'est une bonne nouvelle, non ? D'ailleurs, Évangile, cela veut dire « Bonne nouvelle ».

Sonia : Finalement, alors c'est quoi être chrétien-orthodoxe ?

Le Grand-père : C'est une manière de vivre. C'est avant tout essayer de vivre dans la joie de cette bonne nouvelle, et c'est se souvenir tous les jours que Jésus-Christ nous dit et nous répète d'aimer Dieu et d'aimer les autres, tous les autres, même nos ennemis. L'Eglise Orthodoxe, cela devrait être cela : des gens qui sont unis, comme un corps, le corps de Jésus-Christ ; des gens qui participent à la Liturgie, prient tous ensemble, pour eux et pour le monde, comme le faisaient déjà les tout premiers chrétiens, qui se réunissaient pour célébrer l'Eucharistie et chanter des psaumes ; et cela s'appelle justement La Divine Liturgie.

Sonia : Alors c'est ça ? Dans l'Eglise orthodoxe tout le monde s'aime ?

Le Grand-père : Ce serait l'idéal. Même s'il est vrai que les humains ont toujours beaucoup de peine à ne pas se diviser. Et il faut se souvenir qu'en grec, celui qui sépare, qui divise les personnes s'appelle « diabolos » ... le diable !

Sonia : Et tous les autres chrétiens ? Ils sont quand même chrétiens ?

Le Grand-père : oui

Sonia : Mais pas orthodoxe ?

Le Grand-père : Pendant mille ans, les Chrétiens étaient unis, et puis, pour des raisons historiques et religieuses, et même politiques, qu'un beau jour je t'expliquerai en détail, les quatre Eglises locales qui étaient en Orient (orthodoxes) et celle de l'Europe (catholique romaine) se sont séparées.

Sonia : Mais alors, c'est nous, les Orthodoxes, qui sommes les meilleurs chrétiens ?

Le Grand-père : La question n'est vraiment pas là. Tu pourras juger les autres chrétiens, orthodoxes ou non, quand tu seras toi-même devenue une orthodoxe parfaite. Et tu sauras alors qu'il ne faut juger personne. Je suppose qu'il y a encore du chemin à faire.

Sonia : Alors toi tu peux ?

Le Grand-père : Moi, en tout cas, je ne peux pas encore, pas du tout ! Ma perfection est très lointaine. Très !

Sonia : Donc tout ce que tu viens de m'expliquer, c'est tout cela, être chrétien orthodoxe ?

Le Grand-père : C'est le principal, c'est loin d'être tout, et c'est l'effort de toute la vie.

Sonia : Alors moi je vais devenir une chrétienne orthodoxe ? Et toi aussi ?

Le Grand-père : J'essaye peu à peu de le devenir.

Sonia : Moi aussi, et toi tu vas m'aider à essayer, peu à peu.



ATELIERS D'INITIATION À L'ICONOGRAPHIE



Le 14 janvier, une douzaine de personnes se sont réunies dans la salle café du Centre pour suivre un atelier d'initiation à l'iconographie.

Nous avons été chaleureusement accueillis par la responsable de l'atelier, Phaedra Simitsek. A sa demande, chacun de nous avait apporté une icône personnelle qui lui tenait à cœur et l'a présentée aux autres participants en expliquant la raison de son choix, ce qui a donné d'emblée une petite touche personnelle à la réunion.

Cette présentation fut suivie d'une partie plus théorique : Phaedra Simitsek nous a exposé les différentes périodes de l'iconographie byzantine, de l'Antiquité (où elle trouve ses sources) jusqu'à nos jours. Pour illustrer ses propos, elle nous a montré les caractéristiques propres à chaque époque en s'appuyant sur les images d'icônes qu'elle avait suspendues devant nous.

Pour terminer, l'animatrice nous a fait participer

activement en remettant à chacun une reproduction différente d'icône et en demandant de reconnaître à quelle période elle appartenait (en fonction des caractéristiques que nous avons étudiées auparavant).

Lors du 2^e atelier, le 11 février, Phaedra Simitsek nous a initiés au « secret coloré des icônes » (byzantines) en nous faisant constater à travers de nombreux exemples comment les iconographes rendent une icône vivante, en jouant sur le choix et les nuances de couleurs et en donnant du mouvement aux personnages et aux objets.

Nous avons terminé l'atelier par un exercice pratique : chacun de nous devait préparer les nuances d'une couleur en diluant du pigment dans du jaune d'œuf, puis les appliquer sur un dessin (habits d'un personnage). Chacun s'est donné beaucoup de peine et a pris beaucoup de plaisir à manier son pinceau !

Ces deux ateliers se sont déroulés dans une ambiance dynamique, cordiale mais aussi très studieuse. Ils furent une approche très intéressante de l'iconographie byzantine et chacun, je crois, a appris beaucoup de choses et s'est fait une joie de participer activement.

Le prochain et dernier atelier aura lieu le dimanche 10 mars.

P.R.

